

Pour leur bien

Les Pérégrines: un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture : Élodie Campo
Mise en page : Audrey Desanti

© Éditions Les Pérégrines, 2022
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Amandine Prié

Pour leur bien



Éditions Les Pérégrines

1

– Inaya, si tu bouges encore, j’arrête tout.

La petite fille, assise bien droite sur un minuscule tabouret en bois, se mord les lèvres pour ne pas crier. Sur son crâne, deux mains s’affairent au milieu des touffes de cheveux. Elles plaquent, lissent, trient, tirent, rabattent, tressent, exécutent un ballet à dix doigts dans le secret de l’arrière-cour, entre des bassines empilées et un tas de bois.

Cette danse nerveuse est orchestrée par Marietou, une femme aux traits tirés, longue et sèche comme un roseau. Inaya gémit et, dans un mouvement réflexe, repousse la main de sa tante. Les doigts s’immobilisent sur la tête de l’enfant. Marietou la contourne, s’accroupit à sa hauteur et plante ses yeux fatigués dans les siens :

– Tu veux que je te laisse comme ça, avec les cheveux en l’air ? Alors tiens-toi tranquille, jeune fille !

Inaya observe l'index noueux de sa tante s'agiter sous son nez. Elle baisse les yeux, retient un rire. C'est toujours comme ça quand Ma' se fâche : aucune des deux n'y croit vraiment. Ce ne sont pas les réprimandes de sa tante qu'elle redoute le plus, mais son silence. Une chape de plomb qui tombe d'un coup et frappe plus fort qu'une gifle, qui est plus étourdissante aussi que des cris. Marietou se replace derrière sa nièce, et les doigts reprennent leur danse.

Autour d'elles, le village s'étire, s'éveillant doucement de sa sieste. Quand le soleil est au plus haut et que les ombres ont rétréci jusqu'à disparaître, hommes et bêtes se couchent sans résistance. Ici, s'agiter dans l'air brûlant peut vous faire perdre la raison. Raison que les femmes ont probablement perdue depuis longtemps, elles qui ne s'allongent qu'une fois la nuit tombée.

Sans bouger la tête, raide comme un piquet, Inaya fait signe à Sekou, le petit-fils de la vieille voisine, si vieille qu'elle avance courbée, le visage chaque jour plus près du sol. Sa maison, dont la teinte ocre semble presque rose tant la lumière est crue, ressemble en tous points à celle de Marietou. Un toit de paille, des murs circulaires qu'ouvre un rectangle sombre. Une géométrie simple faite de terre, comme pour ne jamais oublier d'où l'on vient. Sekou s'étire longuement, sourit à Inaya, salue Marietou et prend le petit balai en paille appuyé contre le mur de la maison. Sa grand-mère et son petit frère dorment encore à

l'intérieur, assommés par la chaleur. Le garçon, torse et pieds nus, nettoie la cour d'un geste sûr. Le balai passe entre ses jambes, soulève la poussière, chasse une poule au passage.

Un vent chaud agite les feuilles des manguiers. On les aperçoit, juste là, derrière la porte du petit grenier dans lequel Marietou et la voisine entreposent leur menue récolte. Inaya n'y a jamais mis les pieds et refuse catégoriquement de s'en approcher. Ce qu'elle aime, elle, dans l'arrière-cour de Ma', c'est grimper sur le petit muret, s'asseoir sur ses talons et regarder la nuit tomber sur le village. Chaque soir, perchée à un mètre cinquante du sol, avec la sensation d'effleurer les nuages, elle observe. Les hommes qui lavent leur visage, penchés sur les bassines. Les femmes qui frottent et rincent les casseroles. Les trois chèvres osseuses du doyen qui tournent autour des maisons, en quête de restes de repas. Les avant-bras posés sur ses genoux, les pieds bien à plat sur le muret, elle voit les enfants qui se chamaillent et se poursuivent en riant. Comme Inaya, ils entendent souvent parler d'avant. Avant, c'est ce que disent tous les habitants du village. Avant est presque devenu un personnage, une figure lointaine et paisible. Dans cet avant qui peuple la mémoire collective, on buvait du lait chaque jour, on élevait ses vaches, on ne croisait ni casques verts ni casques bleus. Il n'y avait pas d'attente, pas de distribution, pas de registre. Dans cet avant, Inaya avait quatre ans et s'endormait chaque

soir en écoutant le souffle de sa mère et les ronflements de son père.

Mais un jour, les choses ont changé. Il a fallu monter dans des cars, traverser une frontière, s'inventer à nouveau dans cette région presque déserte où seuls rôdaient les mauvais esprits. Il a fallu donner son nom, s'inscrire sur des listes, récupérer quelques semences, accepter un lopin de mauvaise terre. Il a fallu tout reconstruire, les toits de paille, les murs d'argile, les familles et les espoirs. Beaucoup de parents ne sont pas montés dans ces cars. À leur place, des oncles, des tantes, des cousines, des voisins, des grands-parents. On dit qu'ici, il faut un village pour élever un enfant. Alors le village s'est retroussé les manches. Les enfants sans parents sont désormais ceux de tous.

Inaya sent les mains de Ma' enserrer son crâne tressé. Celle-ci peaufine son ouvrage, tire un cheveu qui dépasse et lui donne une tape sur l'épaule. Inaya a envie de se gratter la tête. Elle plante un baiser sur la joue de sa tante et s'éloigne en sautillant, pieds nus et bras tendus, le corps enfin en mouvement.

2

Pour Inaya, tout avait basculé quatre ans plus tôt, le jour du bruit. Le bruit des camions, des portières, des meubles retournés, de son souffle dans le grenier à sorgho. Le bruit des sandales de sa mère qui s'éloigne et la laisse là.

D'abord, il y avait eu les portières qui claquent. Certaines en même temps, d'autres en décalé. Ça faisait comme une musique métallique, pas de ces musiques qui font danser, non, plutôt de celles au son desquelles tout s'arrête. Une drôle de petite musique de mort. Ce n'était pas la première fois que des rebelles pillaient le village. Ils venaient régulièrement se servir, en vivres, en femmes, en violences, réaffirmaient leur domination, marquaient leur territoire puis repartaient, un temps rassasiés. Le jour du bruit, ils n'avaient qu'un seul objectif : anéantir.

Au début, le bruit avait été lointain, circonscrit aux abords des premières maisons du village, là où

s'arrêtait la piste. Des cris. Des cris et des détonations en rafale, et ces portières qui n'en finissaient pas de claquer. Inaya connaissait les cachettes, sa mère les lui avaient montrées tant de fois. Derrière les bananiers. Dans les greniers. Dans le trou dissimulé par la bassine de linge, le trou creusé par les mains de son père. Plus Inaya grandissait, plus il le creusait, dans l'espoir fou de la sauver. Combien de parents regardent leur enfant grandir en pensant aux dimensions du trou dans lequel ils le cacheront pour lui éviter le pire ?

Rapidement, le bruit s'était rapproché. On entendait des pas, des voix d'hommes, des crachats. Des rires aussi. Puis un bref silence et, avant qu'Inaya n'ait eu le temps de se cacher, la plaque de tôle qui servait de porte fut renversée avec fracas d'un coup de botte. Elles étaient partout, ces bottes, se levaient et s'abattaient, écrasant un mégot, renversant la grande marmite en fonte. La mère d'Inaya l'avait prise dans ses bras et s'était enfuie par la petite porte qui donnait sur l'arrière-cour. La main sur les yeux de sa fille pour la préserver des mauvaises images, le cœur affolé, courbée sur son enfant comme une armure frêle offerte aux rafales, elle murmurait dans la petite oreille : « Ça va aller, tu ne bouges pas, surtout tu ne bouges pas. » Dans la maison, le bruit toujours. Le père implorait sans y croire, pour gagner du temps, un peu de temps pour sa femme et sa fille.

Arrivant au premier grenier à sorgho, la mère avait glissé le corps de la petite par l'ouverture étroite, tout en haut du mur de terre. Puis elle avait mis son doigt devant sa bouche et répété: «Tu ne bouges pas.» Elle avait ensuite couru en direction des bananiers, ses sandales en plastique claquant contre ses talons.

Inaya n'avait pas bougé. Il y avait eu d'autres bruits. Un autre jour, une autre nuit. Il y avait eu la lune, ronde et brillante, puis des voisins et des soldats, des mots chuchotés, des bras pour la soulever, des mains pour cacher ses yeux, des mains, des mots et des bras qui n'étaient pas ceux de sa mère. Il y avait eu des cars, une frontière et des registres, une tante et quatre cousines, qui plus jamais n'avaient reparlé du jour du bruit.

3

Inaya presse le pas, une bassine en plastique vert en équilibre sur son crâne tressé. Pour ne pas abîmer le travail de Marietou, elle a plié en quatre un petit tissu et l'a posé sur sa tête, entre ses tresses et la bassine. Il fait déjà chaud et ses cousines Fatou et Asma marchent vite, leurs longs bras battant l'air à chaque pas. La route de l'eau, c'est le royaume des enfants. Garçons et filles partent tôt le matin, quand le soleil n'est pas trop haut et que les adultes sont déjà aux champs. Il faut marcher pendant deux heures, d'abord sur la piste puis dans la brousse, jusqu'au lit de la rivière. Inaya aperçoit Sekou un peu plus loin, qui tient par la main son petit frère. Si Sekou boite un peu, c'est parce qu'une maladie a tordu sa jambe. C'est en tout cas ce que disent les Blancs, parce que Ma', elle, a une autre explication : elle raconte que la mère de Sekou a trompé son mari lorsqu'elle était enceinte. Si le petit est de travers, c'est à cause du mauvais œil, rien à voir avec ce virus inventé par les Blancs.

Inaya double ses deux cousines et appelle le garçon. C'est que, même avec sa jambe tordue, il marche vite, Sekou. Il se retourne et la regarde sans sourire, visage fermé et traits tirés. Issa, le petit frère, bâille en se frottant les yeux de sa main libre.

– Qu'est-ce que je t'ai fait pour mériter cette tête?

– C'est pas toi. C'est ma grand-mère, elle est malade.

– Malade comment?

– La fièvre.

Sekou baisse la tête, soucieux. Sa grand-mère dormait encore, ce matin, quand il est parti avec Issa. Pourtant, la vieille femme est faite du même bois que Marietou. Rester couchée la journée, il n'en est pas question, c'est une insulte aux vivants. Rares sont les femmes du village qui peuvent encore compter sur un mari. Pour elles, tenir debout n'est rien de moins qu'une question de survie.

Inaya et Sekou reprennent leur marche en silence vers le point d'eau, au milieu du cortège d'enfants dont on entend le murmure joyeux à plusieurs kilomètres. Pieds nus dans leurs claquettes usées, ils soulèvent une poussière rouge qui les suit jusqu'à l'entrée de la brousse. La petite fille regarde régulièrement derrière elle pour s'assurer que ses cousines sont toujours là. Asma et Fatou sont plus âgées qu'Inaya, mais ce sont les plus jeunes filles de Marietou. Les deux autres, Rokia et Niélé, auront bientôt l'âge de prendre un mari, et leurs hanches larges font déjà

tourner les têtes des garçons. Elles travaillent dur avec leur mère, binent la terre, labourent, sèment, cueillent, l'aident à tenir la maison propre. De temps en temps, elles troquent quelques patates douces contre des haricots sur le petit marché que les voisines ont installé à la sortie du village.

Inaya, Sekou et son petit frère avancent comme un drôle d'animal à trois têtes, se méfient des endroits où ils posent les pieds, se préviennent quand un trou ou une pierre leur tend un piège. Le petit est épuisé et, bientôt, il faut faire des pauses toutes les dix minutes. Les trois enfants se laissent distancer par le groupe. Inaya n'aime pas ça. Même un animal à trois têtes est plus en sécurité au milieu des siens. Elle déroule le tissu qui lui sert à caler sa bassine, s'approche du petit, plie les genoux, fait le dos rond jusqu'à ce que Sekou y dépose Issa, noue les extrémités sur sa poitrine et son ventre. Main dans la main, les deux enfants accélèrent la cadence pour rejoindre le groupe. Le troisième, les fesses bien calées, ventre contre dos, s'endort rapidement.

Ils ont marché longtemps avant d'atteindre l'eau. Ils l'ont espérée, devinée, entendue avant de la voir. À cette saison, la rivière est encore puissante, on n'y a pas pied en son milieu. Les enfants se séparent en deux groupes, les filles et les tout-petits vers l'ouest, les garçons vers l'est. Les pieds sont douloureux, les muscles tendus et la chaleur, presque visible, épaisse, moite, ralentit les mouvements et rend les corps plus lourds.

Après le paysage sec et poussiéreux de la brousse, les berges vertes et la fraîcheur des arbres invitent au repos. Inaya lâche la main de Sekou et poursuit sa route avec les filles. Elle retrouve Fatou et Asma, bassines posées au sol, déjà presque entièrement nues. Elle se penche, dénoue le tissu, attrape Issa par un bras et le pose doucement sur l'herbe. À peine réveillé, il titube un peu et rejoint les bras de Fatou. Inaya soulève sa robe, la remonte sur son corps menu, dégage sa tête avec impatience. Elle plaque le vêtement contre elle pour bien le lisser, le plie en deux et le pose au fond de la bassine en plastique. Elle a la minutie des gens qui possèdent peu. Cette robe, elle l'a héritée d'Asma, qui l'a portée après ses trois sœurs. Chacune des filles est liée aux autres par ce morceau de tissu.

Inaya a les genoux osseux, des jambes fines et musclées, des bras chétifs, un buste étroit. Sous ses talons et dans la paume de ses mains, la même corne épaisse. Il y a chez elle de la grâce, mais aussi quelque chose de rugueux. Elle s'approche de l'eau, goûte la température avec les orteils de son pied droit, bras tendus pour garder l'équilibre. À une cinquantaine de mètres de là, les garçons font la queue sur le gros rocher qui surplombe la rivière. Ils se jettent dans l'eau en criant, genoux relevés contre la poitrine, bras serrés, corps compacts qui disparaissent avec fracas sous la surface. Du côté des filles, les jeux sont moins démonstratifs, l'attention flotte entre les tout-petits

à surveiller et les copines, entre le plaisir du moment et les tâches qui les attendent au village. Il y a celles qui entrent dans la rivière en courant, celles qui s'approchent timidement, celles pour qui la nudité ne change rien à la façon de se mouvoir, celles qui cachent leur sexe et leur poitrine naissante, celles qui lavent doucement leur visage, celles qui se frottent énergiquement, celles qui se lancent des défis à plusieurs, celles qui discutent en tête à tête. Il y a Inaya qui s'immerge lentement, délicatement, mouille d'abord ses bras et ses épaules avant de s'accroupir, puis savoure la chaleur de l'urine qui se répand entre ses cuisses. Inaya qui préfère prendre l'eau en coupe dans ses mains plutôt que de plonger sa tête dans la rivière, pour ne pas déranger ses tresses. Inaya qui se pince l'arête du nez et se mouche bruyamment d'une main, l'autre main occupée à frotter la corne de ses pieds avec une poignée de sable.

C'est un matin à la rivière comme les autres pour les enfants du village. Ils reviendront ici dans deux jours, quand les réserves d'eau auront baissé.

